

Contre le vent

Jean-Claude Brochu

Number 147, August 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83273ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brochu, J.-C. (2016). Contre le vent. *Les écrits*, (147), 169–174.

JEAN-CLAUDE BROCHU

Contre le vent

NOUVEAUX CARNETS D'AUTOMNE

Trois semaines avant de rentrer dans l'hiver, je séjourne seul en France pour prendre part à un colloque sur le thème de Julien Green et la Bible. Malgré la fatigue d'une nuit presque blanche, Paris ne nous trouve jamais indifférents à sa beauté. La ville porte ses visiteurs. Cette sensation provient probablement de ce qui sourd de son sol même, toute l'énergie créatrice d'hier à aujourd'hui. Pendant que je m'attarde au café le temps de gribouiller ces lignes ou de revoir dans ma tête les corps de Matisse, d'autres mûrissent les grandes œuvres de demain. On a beau dire, un phénomène d'une telle intensité – qui peut-être me tient éveillé – n'existe pas vraiment à Montréal, une ville moins universelle et plus jeune. On conviendra que l'écart entre ces deux centres de culture est à tout le moins quantitatif.

J'entre dans *La Danse* et je sens qu'elle participe du travail de mes deuils, en me conduisant, pas à pas, de la perte vers la joie d'avoir communiqué avec mes disparus, d'avoir partagé avec eux de ces moments inénarrables sans une larme de reconnaissance, enfouis en nous et disponibles tant que nous durerons. Dans le croisement de deux vies, il n'y aurait que leur absence pour rendre le deuil impossible. Autrement, acceptons d'y mettre cinq ou dix ans en certains cas et nous ne pourrions que remercier : « Tous ceux que j'aime et qui m'ont précédé me sont toujours si présents que, le premier chagrin passé, je n'ai

jamais pu songer à eux sans éprouver un sentiment de bonheur», écrit Julien Green dans une lettre de condoléances à Jacques Maritain, pour la mort de sa belle-sœur. Pareils à des viatiques, ces moments de prédilection ranimeront notre cœur quand il viendra à nous manquer sur la route. Après le temps nécessaire, un deuil finit par nous redire la joie d'avoir aimé.

J'ai dénombré sans les chercher au moins deux librairies dans le voisinage de mon hôtel. Je me rappelle que j'avais dix-sept ans lorsque, pour la seule fois, j'ai franchi le seuil d'une des rares librairies rimouskoises en compagnie de ma mère. Elle me demanda si un livre me ferait plaisir. Je lorgnai le dictionnaire de toutes mes convoitises, avec la crainte qu'elle ne recule parce qu'il coûtait tout de même vingt dollars. Elle me l'acheta sans rien dire — était-ce l'unique livre qu'elle ne jugeait pas nuisible pour la vue? À près de quarante ans d'intervalle, comme ceci est étrange, je revois le lieu, l'heure précise de la journée et même la saison. Je ne sais trop ce qu'il advint du livre, d'autres éditions lui ayant succédé dans ma bibliothèque, mais j'ai foi que ses lumières continuent de scintiller autour de ma vieille mère en paradis.

Vingt-quatre heures sans dormir, et je vis au ralenti, je flotte devant les œuvres du musée Guimet avec un sourire sans doute idiot. Ce nouveau type d'attention nous enseigne cependant autre chose qu'à l'ordinaire. J'ai été sensible à la poésie de la calligraphie japonaise contemporaine. C'est à croire que certains signes ont été délicatement épinglés sur une feuille afin d'éviter qu'ils s'envolent. Ils traduisent à mes yeux l'idée d'évocation: comme si les artistes avaient cherché à les retenir ici contre un vent qui les transporte ailleurs. Mais où voudraient-ils se rendre? Je m'interroge aussi sur le message que me réservent tous ces lettrés de la peinture chinoise ancienne qui m'attendent assis au bout d'une sente de montagne.

À quelques jets de pierre, j'étais allé au Musée d'art moderne de la ville de Paris voir un Vlaminck, qui n'y est plus. Sans

autre explication. La peinture de Dufy se résume encore pour moi à des natures mortes aux fleurs. Sous mes yeux, *Trente ans ou la vie en rose*, où s'additionnent les fleurs d'un tableau enchâssé dans le tableau, entre des murs que couvre une tapisserie fleurie, toutes fleurs sur fond rose en rappel d'un bouquet au coin de la pièce. J'ai goûté là également, pour son orientalisme, une œuvre sur papier d'André Masson intitulée *Au musée*. On y aperçoit des humains en forme d'idéogrammes.

Ailleurs, au défilé des Vierges à l'Enfant avec leurs chérubins qui volettent, je me suis dit que Marie devait pourtant Lui chanter de pauvres berceuses. Peu importe l'amour qui a pu passer entre nous et nos chères disparues, nous serions bien avisés de le confier à «la mémoire des anges», qui nous le rendront lors des ultimes retrouvailles.

«Ne gardez rien, vous serez comblés.» Mon rêve serait de larguer mon ego quelque part en chemin vers le colloque Green. Je suis hanté par l'histoire d'une petite vieille que je n'arrive pas à retrouver dans *Exercices d'amitié*, mon compagnon de voyage. Yvon Rivard nous y parle de cette aïeule qui, trop occupée à soigner son jardin, n'avait que faire de vivre ou de mourir, et qui prétendait que, si le Ciel offrait à la fin plus de beauté que son lopin de terre, alors, elle n'aimerait pas ça, le Ciel! Ici comme ailleurs, elle n'avait que son jardin pour ambition. D'après mon souvenir, l'auteur en conclut que la simplicité de la vieille femme l'avait soustraite au tragique de l'existence. Sa pauvreté de désirs marque une quasi-coïncidence de son être avec la plénitude de l'ici-maintenant. Mourir reviendra ensuite pour elle à finir de se fondre dans le décor. Une certaine sagesse voudrait donc qu'on soit là parmi les autres, à faire pour eux ce que l'on sait faire — bêcher, en l'occurrence —, sans trop s'embarasser de soi.

Me promenant dans le XI^e arrondissement, je repense avec circonspection aux mots de Jérémie que je viens de lire : «Ils auront l'âme comme un jardin tout irrigué; ils verront la fin de leur détresse.» Le quartier se compare effectivement à notre

Mile End. Jeune et beau, le garçon du café où je m'arrête pour « dîner » tente d'amuser le client « américain » par une imitation de Superman. Je lui signale qu'il ne porte pas de collants et il me répond les avoir justement oubliés chez lui. Moi qui ne suis pourtant pas des plus téméraires, je n'aurai pas eu peur. (J'ai conscience ici de plastronner quelque peu, à l'intérieur de ce restaurant dans la venelle de l'hôpital Saint-Antoine...) Bien sûr qu'il y a moins d'affluence dans les musées parisiens, quelques soldats à l'aéroport et aux portes de la ville, des fouilles sommaires à l'entrée des grands magasins, des gardiens de sécurité avec leurs chiens en muselière sur les quais des gares... Le plan Vigipirate imposant en outre de bloquer l'accès aux toilettes quand les trains sont à l'arrêt, on doit contrôler ses envies.

Le train grande vitesse vers le sud de la France, où a lieu le colloque, traverse des bancs de brouillard, en soulignement, j'imagine, de la rencontre du froid et du chaud. Parmi quelques brocolis, des vaches ou des moutons forment par intermittence des taches sur le vert des champs. Mais la plupart du trajet, je vérifie la phrase de Mitterrand : « La France est grise. » (Encore une citation ! Eh oui ! Vous le savez bien, je ne sais faire que le coucou : nicher dans les mots des autres.) Le décalage horaire et l'allure du train rendent le paysage hypnotique. Mon voisin d'en face, lui, jette plutôt un œil insistant – jusqu'à susciter ma curiosité – sur la jeune femme qui, derrière moi, donne le sein. Tout le monde semble y trouver son compte, sans exclure le principal intéressé... Avec le beau jeune homme à proximité qui me sourit en complice de la scène, je ne suis pas en reste.

J'ignore s'il s'agit d'un vieux réflexe de colonisé, mais de vivre en France, ne serait-ce que quelques jours, donne le goût d'écrire. Il faut reconnaître qu'en dépit des nombreux « *smart-phones* », comme se plaisent à dire les Français, lire et écrire ne sont pas choses si rares dans mon compartiment. Il y en a même une qui tient son Nouveau Testament à la hauteur de ses yeux !

Puis, après ces plaines en enfilade, voici des montagnes tout à coup, avec à leur flanc de vieilles maisons de pierres aux toits en tuiles de terre cuite qu'entrecoupent des éoliennes et des pylônes. C'est le moment choisi pour que s'américanise un certain bâti industriel. Il semble obligatoire que les serres et les hangars demeurent partout semblables à eux-mêmes. Mes grands écrivains — ceux qui m'inspirent au point de vouloir parfois les imiter à mon niveau — savent s'effacer: ils cognent à ma porte, et quand j'ouvre, le monde s'avance vers moi à leur place. Ils arrivent à décrire le paysage avec un instinct de géomètre et disposent en eux de réserves de finesse pour décrypter mon cœur. J'aurais voulu apprendre à regarder. Quand je pense à cet auteur — est-ce Pierre Guyotat enfant? — que son maître d'école juchait sur un tabouret face à la fenêtre en lui disant: «raconte-moi ce que tu vois», je ne puis m'empêcher de trouver dans cet épisode une chance précieuse. Là-dessus, j'en reviens toujours à la leçon de Barthes: écrire nécessite des sens. Tant mieux s'ils sont apparus de bonne heure.

Au colloque, le 4 décembre, je pense avoir réussi l'agrégation... À relire ces derniers mois des pages du *Journal de Green*, dont ma fréquentation remonte à l'adolescence, je mesure la culture que je lui dois à mon insu. J'ai pu pressentir avec lui l'effet que produiraient sur moi les «quinze ou vingt notes» du «Kyrie» de la *Messe en si*. Les considérations de Green avaient en moi déjà donné asile aux œuvres du Cantor, avant même mon arrivée à sa musique. Si je savais à l'âge de quinze ans que la mort et la joie n'y sont pas incompatibles, c'est de Green que je le tenais. Selon lui, Bach appelle la mort parce qu'il n'ignore pas que nous sommes faits pour la joie de vivre en présence de Dieu. Est aussi passé en moi par une sorte d'imprégnation un attachement à la première aria de la cantate 151, portée par une voix de soliste toute naturelle, qu'on dirait discrètement sortie d'un pupitre de garçons soprani, un dimanche du

XVIII^e siècle, « car Bach, m'avait prévenu Julien Green, ne demande à la voix humaine que ce qu'elle peut faire ». Agnes Giebel chante une musique de l'invisible, conçue afin qu'on ne la voie pas : parfaite pour la radio, le disque et les petites salles où l'on ferme les yeux, comme dans les églises. Loin des couleurs criardes... Pour Green, la musique de Bach nous fait rejoindre en nous-mêmes le royaume de Dieu.

Au retour dans le métro parisien, un homme se soutient par un boniment sur le ton de *La Charlotte prie Notre-Dame* — un ton de circonstance à l'approche des Fêtes — pour faire la manche. Me frappe malheureusement un réel souci de la langue chez lui, au-delà de toute misère possible. S'agit-il d'un autre cliché de colonisé ?

Alors qu'il m'entend de grand matin revenir au crayon sur ces notes de voyage, mon ami me compare à une souris qui grignoterait du papier.

